

LES TCHÈQUES FRANCOPHONES 1848–2008 : MÉDIATEURS DES RAPPORTS FRANCO-TCHÈQUES, FRANCOPHONIE DES ÉLITES TCHÈQUES

Les élites tchèques francophones et francophiles ont joué un rôle très important surtout dès la moitié du XIX^e siècle jusqu'en 1918, éventuellement jusqu'en 1948, comme médiateurs des rapports franco-tchèques. Les relations entre les deux pays avaient, en plus de leur importance culturelle, une dimension politique surtout au XIX^e siècle et jusqu'en 1918, parce que la France jouait un rôle non négligeable dans l'émancipation culturelle et politique de la nation tchèque du joug allemand. Nous consacrerons donc quelques pages à des médiateurs franco-tchèques les plus importants. La plupart d'entre-eux ont vécu entre 1848 et 1918, éventuellement entre 1918 et 1948. Non qu'il n'y ait pas de médiateurs franco-tchèques après cette date, mais entre 1948 et 1989, les relations mutuelles étaient assez limitées, et après 1989, elles ont pris une forme beaucoup plus institutionnalisée qu'au XIX^e siècle ou encore durant la première moitié du XX^e siècle. Ainsi, rien d'étonnant que la plupart des médiateurs clés des rapports franco-tchèques aient vécu entre 1848 et 1918, avant la naissance de l'État tchécoslovaque dont la création a permis l'institutionnalisation de ces rapports au niveau des accords intergouvernementaux.

Parmi les médiateurs importants des relations franco-tchèques se trouvaient dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle aussi bien des Français que des Tchèques. Du côté tchèque, ce furent à titre d'exemple Soběslav Pinkas, František Ladislav Rieger, Josef Václav Frič, Václav Hladík, Henri Hantich, Emanuel z Čenkova, Hanuš Jelínek, Ferdinand Špíšek et bien d'autres. Du côté français, l'intérêt pour la nation tchèque fut éveillé par les slavisants français, ainsi que par les historiens, journalistes, hommes politiques français s'intéressant aux Pays tchèques. Il s'agissait avant tout de Louis Léger, Ernest Denis, Albert Sorel, André Chéradame, dans la génération suivante ce furent Louis Eisenmann, Jules Legras, les frères Paul et Romain Alléon. Il ne faut pas oublier l'importance de Tchèques – pour la plupart il s'agissait d'artistes – installés à Paris ou en France pour nouer des relations mutuelles entre les deux nations : Alphonse Mucha, Zdeňka Braunerová, Julius Zeyer, Rudolf Kepl. Dans la première République tchécoslovaque et dans la période 1945–1951, quelques Français avaient des fonctions importantes en Tchécoslovaquie, comme professeurs, lecteurs ou directeurs d'organisations francophones. Il s'agissait avant tout des directeurs de l'Institut français de Prague – André Tibal, Louis Eisenmann, Alfred Fichelle, Sébastien Charléty, André

Mazon, Marcel Aymonin, et de lecteurs français dans le secondaire et dans le supérieur tchécoslovaque, dont Léon Chollet ou Jules Pichon.

La seconde moitié du XIX^e siècle est la période durant laquelle la France, surtout son milieu politique, universitaire, artistique, et certains journalistes, commençait à s'intéresser un peu plus qu'auparavant à la nation tchèque. L'intérêt pour la Bohême et pour les Tchèques n'était plus affaire de quelques voyageurs curieux et isolés ou de quelques écrivains intéressés à l'histoire mouvementée des Tchèques. Mais ce changement de l'attitude de la France et de certains hommes politiques et scientifiques vis-à-vis des Tchèques était lent et résultait du travail pénible de plusieurs hommes politiques tchèques qui se sont efforcés de faire connaître la situation des Tchèques au sein de l'Autriche auprès des cercles politiques français et dans une certaine mesure, auprès de l'opinion publique française, par le biais des journaux français. Les hommes politiques tchèques les plus actifs dans la propagande de la question tchèque en France étaient František Zach (1807–1892) et Vilém Gabler (1821–1897) dans les années 1830 et 1840, et surtout Josef Václav Frič et František Ladislav Rieger après 1848, dans les années 1860 et 1870. La nation tchèque devenait ainsi plus connue en France, surtout depuis 1870, grâce à l'activité politique des députés tchèques de la Diète de Bohême qui ont protesté contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine par la Prusse, en décembre 1870, et aussi grâce aux écrits des historiens et slavisants français, Louis Léger et Ernest Denis.

La société tchèque à son tour se tournait depuis les années 1860 vers la France qui devenait son modèle culturel, artistique, en peinture et au théâtre d'abord, en littérature un peu plus tard, surtout dès les années 1870. C'est grâce à la génération littéraire des «Lumírovci», appelée ainsi d'après la revue littéraire Lumír, et avant tout grâce à ses représentants, les poètes Jaroslav Vrchlický et Julius Zeyer, que la littérature tchèque commençait à s'orienter vers les littératures romanes, à puiser son inspiration en Italie et surtout en France.

Cette ouverture vers la littérature française était permise par des traductions en tchèque de Jaroslav Vrchlický. Mais déjà avant la parution progressive des traductions des littératures occidentales, la jeune élite littéraire tchèque entrait en contact avec la littérature française contemporaine par le biais des traductions allemandes. Bientôt, pour pouvoir se passer de l'intermédiation allemande, la jeune intelligentsia tchèque (née entre 1860 et 1880) commençait à apprendre le français, pour pouvoir lire directement dans l'original les oeuvres littéraires françaises.

Le critique littéraire František Václav Krejčí (1867–1941) se souvenait ainsi, dans ses mémoires de son apprentissage du français dans une ville de la Bohême orientale, et de ce que la littérature française représentait pour lui et sa génération dans les années 1880–1890 :

J'apprends le français. Je me suis procuré la grammaire et le livre d'exercice de Herzer, et chaque jour, j'étudie au moins une heure. Le travail est facile, avance rapidement et me remplit d'espoir que ses résultats vont m'introduire bientôt dans le monde de la culture française. ... Je n'ai évidemment pas appris le français pour pouvoir parader en le parlant,

mais pour pouvoir lire et comprendre des oeuvres littéraires françaises. ... Pour la vie d'alors, le français n'avait pas encore d'importance pratique chez nous, s'y consacraient seulement les professeurs et les instituteurs qui l'enseignaient comme matière à l'école. À part les classes d'école, on ne pouvait entendre le français que dans les centres de la soi-disante meilleure société, où les dames issues de l'école supérieure de jeunes filles ou ayant appris la conversation française auprès de véritables Françaises, attiraient l'attention sur elles en parlant français. Chez nous, les Français des deux sexes, comme dans les autres pays à l'Est du Rhin, appartenaient à la société élégante voire aristocratique, comme c'est par exemple Monsieur Triquet dans Eugène Oniéghine. Le français était, pour le dire brièvement, une langue de demoiselles, une sorte de luxe social, la marque du goût le plus sublime. ... Apprendre le français dans des buts littéraires est devenu entretemps un besoin. ... Surtout avec l'entrée de Vrchlický en littérature, tout a changé. Il a supprimé la dépendance de la poésie tchèque de l'influence allemande. ... On a ressenti la nécessité de nouer des rapports directs avec l'Occident. Vrchlický charmait aussi par le fait qu'il était en France et en Italie comme chez soi. ... Et plus encore Julius Zeyer, qui connaissait non seulement les villes françaises avec leurs cathédrales, mais aussi la littérature française contemporaine de même que les légendes populaires moyennageuses. Apprendre le français signifiait alors suivre ces deux poètes dans l'effort d'enrichir sa vie du charme de la langue, qui était la clé de la culture la plus brillante de l'Europe d'alors. ... Avant 1890, chacun qui a voulu chez nous acquérir une largeur d'esprit et s'orienter dans la littérature européenne, devait considérer la connaissance du français comme l'une des clés les plus importantes. Je suppose que la plupart de mes futurs collègues littéraires étaient assis dans leur jeunesse devant les grammaires françaises autant que moi. ... Chose curieuse, j'apprends une langue dont je n'entends pas une seule parole durant toute l'année, une langue dont je ne connais absolument pas la mélodie, le son, lorsqu'on la parle.¹

Aussi Hanuš Jelínek, l'un des plus importants médiateurs franco-tchèques, évoque-t-il dans ses mémoires Jaroslav Vrchlický qui, tout en étant excellent traducteur de la poésie française en tchèque, avait du mal à s'exprimer en français, de même qu'un autre poète tchèque, Viktor Dyk, qui était capable de lire en français mais «la connaissance pratique de la langue française lui manquait et la conversation en français lui posait de graves difficultés».² Hanuš Jelínek lui-même a appris le français d'abord comme autodidacte, se perfectionnant par la suite par des séjours de longue durée à Paris.

Quant à la francophonie de l'élite politique et culturelle tchèque, elle fut assez rare durant le XIX^e siècle. Seulement quelques hommes politiques dont František Palacký, František Ladislav Rieger, Josef Václav Frič possédaient une connaissance du français, et encore chez Palacký il s'agissait d'une connaissance plutôt passive. Sinon, la connaissance pratique du français était le domaine des artistes tchèques vivant ou ayant vécu en France, tels que Soběslav Pinkas, Jaroslav Čermák, Václav Brožík, Zdeňka Braunerová,

1) KREJČÍ, František Václav : Konec století. Výbor z pamětí, Československý spisovatel, Praha, 1989, p. 96-100.

2) JELÍNEK, Hanuš : Zahučaly lesy, Fr. Borový, Praha, 1947, p. 489.

Luděk Marold, Julius Zeyer, Antonín Chitussi, František Bílek ou Alphonse Mucha, et des professeurs de français, bien évidemment.

Ce n'est qu'au tournant des XIX^e et XX^e siècles qu'une connaissance solide du français écrit et parlé se diffuse parmi la jeune génération de l'intelligentsia tchèque. À la romanistique tchèque de Prague étudiait, dans le séminaire de langues romanes de Jan Urban Jarník autour de 1897-1900, la génération de Hanuš Jelínek ; parmi ses collègues figuraient Maxmilián Křepinský, Prokop Miroslav Haškovec, Ferdinand Špišek, Karel Titz, František Žákavec, Rudolf Kepl, Otakar Šimek et d'autres. Il s'agissait de la génération née entre 1875 et 1879. Plusieurs de ces jeunes hommes devinrent par la suite professeurs de français dans le secondaire, professeurs universitaires en romanistique ou d'autres disciplines, certains se consacrèrent au développement des rapports franco-tchèques. Jelínek lui-même fut très actif dans ce domaine.

Rudolf Kepl enseignait après ses études à la romanistique pragoise à l'Académie de commerce à Hradec Králové, de même que son collègue Otakar Šimek. Kepl quitta cependant son poste en 1908 pour Paris, où il oeuvrait activement en faveur de ses compatriotes tchèques installés à Paris. Il devint membre de l'Association Franco-Slave fondée auprès de la Sorbonne et pendant la Grande guerre, il soutenait les compatriotes tchèques et collaborait avec Ernest Denis en faveur de l'émigration tchèque et slovaque.

Hanuš Jelínek servit d'interprète et de guide aux visiteurs français de Prague au début du XX^e siècle, par exemple aux membres du conseil municipal de Paris ou aux gymnastes français. Il était en contact avec la colonie française de Prague. Il collaborait avec Jules Pichon qui devint lecteur de français à la romanistique tchèque. Pichon fonda à Prague sa propre école de langue dans laquelle il enseignait selon sa propre méthode qu'il a publiée. Jelínek apprenait à Jules Pichon le tchèque et Pichon commençait à traduire des oeuvres littéraires tchèques en français. Entre 1921-1926 Jules Pichon a dirigé la Gazette de Prague. Ensuite il rentra à Paris où il a continué à publier des articles et livres sur la question tchèque, et à traduire du tchèque en français. Quelques années après Pichon, un autre français arriva à Prague : il s'agissait de Léon Chollet, avant 1920 lecteur de français à la romanistique de Prague et depuis 1920 à la romanistique de Bratislava.

Jelínek qui enseignait le français à l'Académie de commerce tchéco-slave de Prague entreprit un voyage d'un an en France en 1909-1910, pour y donner des cours sur la littérature tchèque à la Sorbonne. Il s'agissait de son activité privée, arrangée en collaboration avec Ernest Denis. Pour son voyage à Paris, Jelínek a obtenu de l'Université tchèque de Prague une bourse d'habilitation. Il fut libéré de son école et il avait un congé payé pendant toute l'année scolaire. Pour le remplacer, le proviseur de l'Académie de commerce Řeřábek appela au poste de professeur de français le jeune docteur ès-lettres et ès-droit Edvard Beneš.

Pendant ce séjour parisien de 1909-1910, Jelínek entra en contact avec les frères Paul et Romain Alléon. Il fut en relation avec l'Association Franco-Slave : parmi les membres de son comité figuraient des noms tels que Louis Léger, Rudolf Kepl, Jules Patouillet et Hanuš Jelínek à son tour. Jules Patouillet devint plus tard directeur de l'Institut français de Saint-Pétersbourg. Jelínek enseignait le tchèque à Mme Patouillet et elle révisait le texte français de ses cours sur la littérature tchèque qu'il donnait à la Sorbonne, pour

un auditoire de 35 à 70 auditeurs environ. Mme Patouillet a aussi traduit avec Jelínek la pièce «Le Père» par Alois Jirásek en français, qui fut montée en 1923 à Bruxelles comme la première pièce tchèque sur une scène francophone.

Grâce à Václav Hladík, Hanuš Jelínek fut introduit au salon parisien d'Albert Sorel. Sorel était historien et bibliothécaire du Sénat qui tenait un salon régulier le dimanche, dans lequel se rassemblaient des personnalités de la vie culturelle française s'intéressant à la «question tchèque», c'est-à-dire aux aspirations politiques de la nation tchèque, comme par exemple le journaliste André Chéradame ou René Henri ; Alphonse Mucha y fut aussi invité. Václav Hladík était écrivain, journaliste, rédacteur de la revue Lumír où la jeune génération de Jelínek publiait. Hladík a rédigé aussi des feuilletons sur la France pour les Národní listy et il a donc souvent séjourné à Paris.

Au tournant des XIX^e et XX^e siècles Henri Hantich était un autre propagateur de la question tchèque en France ; il contribuait au Journal des Débats. Avec J. O. Pražák, il publia le manuel de la correspondance commerciale française, selon lequel on enseigna à l'Académie de commerce de Prague, où Pražák et Hantich enseignaient le français avant Jelínek, étant de la génération précédente. À l'Académie de commerce de Prague enseignait le français aussi Jiřina Wachsmannová, née Pinkasová, fille du peintre Soběslav Pinkas et mère de Jiří Voskovec.

Son collègue de la faculté, Ferdinand Špíšek, appartenait à la même génération que Hanuš Jelínek. Il a suivi régulièrement les cours de grammaire historique de l'ancien français de Jan Urban Jarník, à la différence de Jelínek qui n'y apparaissait qu'occasionnellement, lorsqu'il n'était pas à Paris ou n'était pas engagé ailleurs, puisqu'il menait une vie mondaine très active. Špíšek avait étudié au lycée classique de Uherské Hradiště et de Valašské Meziříčí où il n'y avait pas de français. À l'entrée à l'Université, il n'avait aucune base de français. Malgré cela, il s'est inscrit aux cours d'allemand, de français et de tchèque. D'abord, il ne comprenait pas les cours de Jarník, consacrés dès le premier semestre à l'origine des langues romanes. Malgré son désespoir, il continuait ses études. C'était surtout les cours du français moderne donnés par le lecteur Georges B. Mohl, d'origine belge, qui l'ont motivé à apprendre le français moderne. Grâce à ce lecteur, à sa propre assiduité et à des séjours répétés en France et à Genève, Špíšek devint un excellent francophone. Lorsqu'il partit, après six semestres, de la faculté à l'école de commerce de Kolín comme professeur d'allemand et de français, il connaissait assez bien le français. Le lecteur Mohl lui servit de modèle non seulement quant à la prononciation française irréprochable, mais aussi quant au style vestimentaire. Špíšek, en tant que jeune professeur du secondaire tchèque, cherchait à imiter le style élégant pour se vêtir du lecteur Mohl et de son collègue Hanuš Jelínek. Il allait jusqu'à porter le haut-de-forme dans la classe, ce qu'un inspecteur lui reprochait. Špíšek s'en souvenait avec nostalgie dans sa vieillesse : «Ce n'est qu'au cours de la vie que le jeune candidat au professorat fut débarrassé de l'idée comique que le pince-nez à ficelle large et l'habit élégant sont partie inséparable du Français instruit et de chaque francophile convaincu».³

3) Archives de l'Académie des sciences de la République tchèque (Prague) : fonds personnels de Ferdinand Špíšek 1950–1965 : Mémoires, souvenirs, n° 1.

L'élégance de la tenue et la maîtrise parfaite du français courant furent les attributs indissociables de Hanuš Jelínek, d'après le témoignage de Špišek, son collègue de classe en langues romanes à l'Université tchèque de Prague. À savoir, Jelínek a bientôt quitté les études pragoises pour Paris, où il a fréquenté des cours à la Sorbonne et des boîtes de Montmartre qui lui ont servi d'école pratique du français parlé.⁴ Bien évidemment, «les cours de Jarník consacrés à la grammaire historique des langues romanes ne pouvaient pas convenir au jeune „étudiant parisien“, et il s'en désintéressait.»⁵ Il pouvait se le permettre parce que son niveau de français était l'objet d'envie de plusieurs de ses collègues tchèques.

Parmi les collègues universitaires de Špišek se trouvaient aussi par exemple Otakar Šimek, qui partit après ses études et un an passé à l'école de commerce de Kolín à l'académie de commerce de Hradec Králové, où il a passé toute sa vie ; il était membre fondateur de l'Alliance française de cette ville depuis 1901. Špišek lui-même partit de la même école de commerce de Kolín pour l'école de commerce de Plzeň (1901-1903), qu'il quitta pour Olomouc. Après son départ de Plzeň, c'est l'écrivain bilingue tchéco-allemand Karel Klostermann qui a repris ses cours de français à l'école de commerce. À Olomouc, Špišek a enseigné pendant dix ans (de 1903 à 1913) le français et l'allemand à l'école technique tchèque. Il a fait la connaissance d'Eugen Fierlinger (père du futur premier ministre tchécoslovaque Zdeněk Fierlinger), qui enseignait le français à l'école technique allemande d'Olomouc. En 1908-1909, Špišek entreprit un séjour d'étude à Paris, pendant lequel il noua des contacts avec les frères Paul et Romain Alléon,⁶ Ernest Denis, Louis Léger, Auguste Rodin et d'autres personnages importants. De retour à Olomouc, il y fonda en 1911 l'Alliance française dont il devient le premier président. Son collaborateur principal à l'organisation des soirées de l'Alliance fut François Mieussens-Péraldi, professeur de français à l'École Berlitz d'Olomouc. Les membres du comité de l'Alliance française d'Olomouc furent, à côté de Špišek et François Mieussens-Péraldi, Victor Matyáš, Jan Kubišta, František Nepustil et Otakar Janovský, les trois derniers étaient tous professeurs de français de l'école technique tchèque. Après le départ de Špišek pour Prague, c'est František Nepustil qui le remplaça au poste du président de l'Alliance française d'Olomouc.

Depuis 1913, Špišek a enseigné jusqu'en 1919 au lycée technique de la rue Křemencova de Prague; ensuite, il était engagé pour le reste de sa vie professionnelle aux services du Ministère de l'Instruction publique. Parmi ses collègues de faculté, il y avait aussi Adolf Mikovský, qui devint dès 1919 son collaborateur à la rédaction de son journal

4) JELÍNEK, Hanuš : *Zahučaly lesy*, Fr. Borový, Praha, 1947, p. 196-197.

5) Archives de l'Académie des sciences de la République tchèque (Prague) : fonds personnels de Ferdinand Špišek 1950-1965 : Mémoires, souvenirs, n° 1.

6) Il s'agissait d'employés des chemins de fer français qui devinrent non-voyants au cours de leur vie. Špišek les a découverts à Paris, noua une amitié durable avec les deux frères et Paul est parti avec lui pour Olomouc, où il a vécu pendant un an dans la famille de Špišek et donna des cours supplémentaires de français aux élèves de l'école technique. Par la suite, Špišek a eu l'idée d'organiser avec les frères Alléon des tournées de récitations de la poésie française en Moravie et Bohême, dans les écoles et les Alliances française. Entre 1918 et 1939, Romain Alléon faisait des tournées de conférences dans presque toutes les villes tchécoslovaques où il y avait une section de l'Alliance française ou au moins une école où on enseignait le français.

«Le Petit journal de Prague» et entre 1919 et 1935 proviseur du Lycée français de Prague.

Que la France incarnait un modèle culturel, scientifique et politique alternatif envers l'influence prédominante allemande, en témoignent ces paroles d'un farouche francophile, Emanuel z Čenkova, adressées à la jeunesse tchèque en 1909, dans la Revue des étudiants progressistes : «La civilisation française sera toujours chez nous un correctif affinant et ennoblissant de l'influence allemande. ...Vous savez comment les Allemands aspirent à la ruine de notre langue tchèque. Cultivez donc assidûment, quotidiennement et systématiquement la langue française. Quinze minutes de travail sérieux tous les jours portera ses fruits dans quelques années. Vous, futurs hommes de la politique, de l'art, de la science et du commerce tchèques, ne diffusez pas dans les rapports internationaux, la langue de nos ennemis, employez le français. Ainsi, vous ferez reculer l'influence allemande dans le monde et vous renforcerez l'influence de nos amis.»⁷

Malgré cette propagation de l'emploi du français dans la communication internationale par des francophiles tchèques, la connaissance active de la langue française resta pendant longtemps très élitiste : bien apprendre le français parlé était possible soit d'une gouvernante ou d'un professeur français ou francophone, ou bien en passant un certain temps en France ou dans un pays francophone. Les deux possibilités n'étaient pas accessibles à tout le monde.

Il est donc tout à fait logique que la connaissance uniquement passive du français fut typique non seulement pour l'élite culturelle tchèque de la Belle Époque, mais encore pour celle de l'entre-deux-guerres. Par exemple Edvard Beneš (1884–1948) lui-même, qui devait parler assez bien le français puisqu'il a étudié à la Sorbonne et à la Faculté de Droit de Paris et à celle de Dijon, et qui ensuite séjournait pendant des années en France, faisait souvent des fautes dans sa production orale. Léon Noël, ministre plénipotentiaire de France en Tchécoslovaquie de 1932 à 1935, évoque dans son livre *La Tchécoslovaquie d'avant Munich* ce souvenir de Beneš, qui date de la Fête des Sokols de 1932 : « Dans la tribune d'honneur, Édouard Beneš s'assit à côté de moi. Ce petit homme vif, au teint chaud de paysan, ... coiffé d'un petit chapeau mou, me plut tout de suite par son regard direct, l'ardente sincérité de son amitié pour la France et ses bonnes dispositions à mon égard. Il parlait d'abondance un français assez incorrect qu'il ponctuait de nombreux gestes.»⁸ Et pourtant, on peut supposer que Beneš appartenait encore parmi les hommes politiques tchèques qui parlaient le mieux le français. Dans sa jeunesse, il apprit le français par ses propres moyens et en suivant des cours de français facultatifs au lycée classique. Ensuite, lors de ces études parisiennes, il fit des traductions du français en tchèque, pour se procurer des ressources pour poursuivre ses études ; il se mit entre autre à traduire l'*Assommoir* de Zola. De retour à Prague, il donna des cours de français à l'Académie de commerce. Par exemple Tomáš Garrigue Masaryk (1850–1937) parlait français certainement pire que Beneš, ce qui est logique eu égard au fait qu'il n'avait pas

7) ČENKOVA, Emanuel z : List mládeži (O stycích česko-francouzských). Časopis pokrokového studentstva, říjen 1909, année 13, n° 1, p. 3–4 (p. 2 censurée).

8) NOËL, Léon : *La Tchécoslovaquie d'avant Munich*, Institut d'études slaves et Publications de la Sorbonne, Paris, 1982, p. 21.

la possibilité d'effectuer des séjours d'études prolongés en France. Il apprit le français uniquement par ses propres moyens, sans aucune formation scolaire francophone. Rien d'étonnant que le jeune Václav Černý, lycéen de la section tchécoslovaque de Dijon, fut désagréablement surpris par la prononciation française assez incorrecte, dure, «tchè-que» de Masaryk lorsque celui-ci prononça le discours solennel à l'occasion de l'ouverture de l'Institut des Études slaves à Paris en 1923.⁹

Biographies de quelques médiateurs des rapports franco-tchèques :

Josef Václav Frič (1829–1890), révolutionnaire tchèque de 1848, emprisonné par l'État autrichien après 1849. Après avoir été libéré, il a émigré en 1860 à Paris, où il noua en 1862 un contact régulier avec l'historien Jules Michelet et a commencé à fréquenter son salon. Il a rencontré aussi de futurs propagateurs de la question tchèque en France, dont surtout Louis Léger, à l'époque étudiant en slavistique qui deviendra slavisant de renommé. Frič initia Léger à l'histoire des Tchèques, lui expliqua des problèmes actuels des nations slaves vivant dans la monarchie des Habsbourg et l'inspira à apprendre le tchèque. En 1864, Léger accepta l'invitation de Frič à visiter la Bohême. Frič le mit en relation avec ses collègues littéraires et journalistes pragois. De retour à Paris, Léger commença avec Frič à rédiger une publication sur la Bohême, qui parut en 1867 sous le titre *La Bohême historique, pittoresque et littéraire*. Il s'agissait d'une oeuvre collective à laquelle collaborèrent, à part Léger et Frič, d'autres auteurs tchèques, français et polonais. Il s'agissait du tout premier livre moderne rédigé en français et consacré uniquement aux Tchèques. Il n'a jamais paru à Prague car les autorités autrichiennes en interdirent la diffusion sur le territoire de la monarchie. En France, le livre n'éveilla pas d'intérêt particulier, car les problèmes des Slaves autrichiens étaient trop compliqués et peu intéressants pour la grande majorité des lecteurs français. Le tandem Frič-Léger cessa par la suite de fonctionner et Frič partit pour Berlin.

František Ladislav Rieger (1818–1903), homme politique tchèque, gendre de l'historien František Palacký, a pris en main la propagande tchèque en France après le départ de J. V. Frič pour Berlin. Rieger visita Paris déjà en 1849 : il y passa plusieurs mois à apprendre le français, à étudier l'économie politique dans les bibliothèques et à la Sorbonne. Pendant ses séjours parisiens de 1867 et 1869, il réussit à se faire présenter aux hommes politiques Adolphe Thiers, Jules Favre et Victor Duruy. Avant 1914, Rieger était l'homme politique tchèque qui poussa le plus loin l'effort d'une collaboration politique avec la France. Il fut aussi le seul à obtenir une audience personnelle auprès de la tête de l'État français, Napoléon III. Le mémorandum qu'il lui remit en 1869 peut être considéré comme le premier document diplomatique tchèque moderne qui n'avait pas d'équivalent avant 1916. L'audience de Rieger auprès de l'empereur français Napoléon III eut lieu le 2 juillet 1869 et constituait l'aboutissement d'une politique de contacts personnels au plus haut niveau, menée par Rieger à Paris à partir du mars 1867. Pendant l'audience,

9) ČERNÝ, Václav : *Paměti I 1921–1938*, Atlantis, Brno, 1994, p. 64.

Rieger expliqua à Napoléon III les objectifs de la politique tchèque – fédération et autonomie des Pays tchèques dans le cadre de l'Autriche-Hongrie, et il démontra que face au danger prussien (c'était après la défaite autrichienne de 1866, après Sadowa), les intérêts tchèques et les intérêts français étaient les mêmes. Rieger transmit à Napoléon un mémorandum, «Mémoire sur la Question Bohême», où il exposa la situation intérieure de la monarchie austro-hongroise multinationale, en mettant l'accent sur l'importance industrielle, économique et stratégique des Pays tchèques. Il s'agissait d'obtenir l'appui de Napoléon III pour la politique tchèque qui désirait que le compromis austro-hongrois soit élargi aux Pays tchèques, mais cela a échoué puisque la France ne voulait pas s'engager dans les affaires internes de l'Autriche-Hongrie avec laquelle elle voulait avoir des relations correctes. En 1875 et 1877, Rieger fut reçu par Léon Gambetta qui l'estimait beaucoup.

Louis Léger (1843–1923), spécialiste du monde slave, publiciste, professeur au Collège de France à la chaire dont le premier titulaire était le poète Adam Mickiewicz. Étant membre de l'Institut de France et du conseil d'administration de l'Alliance française de Paris (de 1888 à 1914), il disposait de nombreux contacts avec les milieux universitaires et politiques français et slaves. Il participait à presque toutes les manifestations franco-tchèques d'avant 1914 (rencontres officielles des municipalités etc.). Ami de J. V. Frič, F. L. Rieger, Sofie Podlipská, Emmanuel Tonner, Vladimír Srb (maire de la ville de Prague), il s'est engagé en 1905 pour empêcher la fermeture du Consulat français de Prague.

Soběslav Pinkas (1827–1901) était peintre tchèque qui a vécu en France entre 1854 et 1869. Sa grand-mère paternelle provenait d'une famille d'émigrés français. Son père était Adolf Maria Pinkas (1800–1865), avocat et homme politique tchèque. Pendant son séjour français, Soběslav a épousé une Française, Adrienne Denoncin. Il fut ami des peintres tchèques Josef Mánes et Jaroslav Čermák. De retour à Prague, il travailla pour le rapprochement mutuel des Français et des Tchèques ce qui fut facilité par ses contacts qu'il entretenait avec plusieurs amis en France, dont l'historien Ernest Denis. Il collabora à la fondation de la Correspondance slave, premier journal franco-tchèque qui paraissait entre 1869 et 1873 et informait surtout sur la lutte politique des nations slaves de l'Autriche-Hongrie. En 1886, il est devenu le premier président de l'Alliance française de Prague dont il initia la fondation. Après sa mort, c'est son fils Ladislav qui dirigea l'Alliance française de Prague jusqu'à sa mort en 1936.

Ernest Denis (1849–1921) est l'un des personnages les plus importants des rapports franco-tchèques. Cet historien français est né dans une famille protestante à Nîmes. Grâce à une éducation religieuse familiale, il connaissait l'oeuvre du réformateur religieux tchèque Jean Huss. Il a étudié l'histoire à l'École Normale Supérieure de Paris. Les études de l'histoire tchèque l'ont amené en 1872 à Prague où il a fait connaissance avec František Palacký et avec bien d'autres personnages de la vie politique et culturelle tchèque. Il a pris des cours de tchèque auprès de Jaroslav Vrchlický. Depuis son séjour d'études en Bohême, Denis est devenu l'un des propagateurs principaux de la nation

tchèque et de ses aspirations politiques en France. Par ses oeuvres sur l'histoire tchèque, par exemple *La Bohême après la Montagne blanche* (1903), il continua l'oeuvre de l'historiographe tchèque František Palacký. Dès 1896 il donnait un cours consacré à l'histoire des Pays tchèques au XVII^e siècle à la Sorbonne. Pendant la Grande guerre, il soutenait l'émigration tchèque et slovaque à Paris dans sa lutte pour l'indépendance de la Tchécoslovaquie. Après la naissance de l'État tchécoslovaque en 1918, il s'est engagé d'une façon décisive en faveur d'une collaboration culturelle et scolaire entre la France et la Tchécoslovaquie. Dans sa maison de la rue Michelet, il fonda l'Institut des Études slaves en 1919 et dirigea son organisation jusqu'à sa mort en janvier 1921. Pendant son dernier voyage à Prague en automne 1920, au cours duquel il participa à l'inauguration de l'Institut français, il fut acclamé par la population comme l'un des créateur de la Tchécoslovaquie indépendante.

Zdeňka Braunerová (1858–1934), femme peintre, ayant vécu entre la France et la Bohême. Depuis 1888, elle prenait régulièrement part aux expositions parisiennes et visitait Paris pendant plusieurs décennies. Sa soeur y vivait, mariée à l'écrivain Elémir Bourges. Zdenka Braunerová a aidé un grand nombre d'artistes tchèques à pénétrer dans les milieux artistiques parisiens internationaux en tant qu'amie de Joris-Karl Huysmans, des frères Margueritte, James Whistler et d'autres. Elle introduisit à Paris le poète néoromantique tchèque Julius Zeyer qui y trouva l'inspiration dans les poèmes épiques français, les chansons de geste. Elle aidait à chercher à Paris les possibilités existentielles pour de nombreux jeunes artistes tchèques, par exemple le sculpteur František Bílek, le plus important des représentants du symbolisme et de l'art nouveau sculptural tchèque. Avec Miloš Marten, elle s'occupait de Paul Claudel lors de son consulat pragois de 1909 à 1911.

Albert Sorel (1842–1906), cet historien français était à la fois professeur d'histoire diplomatique à l'École libre des Sciences Politiques, bibliothécaire du Sénat, membre de l'Académie française depuis 1893, et il tenait un salon prestigieux dans lequel se rassemblaient de jeunes hommes politiques, journalistes et historiens qui sortaient de l'École libre des sciences politiques et qui s'intéressaient au monde slave et tchèque. Sorel ouvrit son salon aux nombreux Tchèques que ses élèves lui amenèrent. Václav Hladík y fut introduit en 1898, ainsi qu'Alphonse Mucha, ou Hanuš Jelínek en 1900. Sorel introduisit ainsi des Tchèques dans les meilleurs cercles de la société parisienne.

André Chéradame (1871–1948), ancien élève de l'École libre des Sciences Politiques de Paris, il est devenu journaliste spécialisé sur les questions géopolitiques de son temps, surtout sur l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Il a publié par exemple *L'Europe et la question de l'Autriche au seuil du XX^e siècle* (1901), *L'Allemagne, la France et la question de l'Autriche* (1902), ouvrage destiné aux hommes politiques français les informant sur la structure interne de la monarchie des Habsbourg et les moyens pour la dissoudre, ou *Les Tchèques sous le joug autrichien* (1915).¹⁰

10) http://fr.wikipedia.org/wiki/Andr%C3%A9_Ch%C3%A9radame, 28.4.2009.

Václav Hladík (1863–1913) fut une figure clef des relations franco-tchèques. Il avait appris le français à l'Académie de Commerce de Prague. Employé de banque, il quitta son poste en 1891 pour se consacrer au journalisme et à la littérature. En 1894, il effectua son premier séjour en France ce qui détermina son oeuvre littéraire. Il traduisit au total six oeuvres françaises (Daudet, Maupassant) et s'inspira en France pour sa propre création littéraire; il s'agissait de romans mondains tchèques dans lesquels il essaya de transposer la «vie parisienne» à Prague. Dès 1898, il entra à la rédaction des Národní Listy où il fut responsable de la rubrique étrangère, en outre, il fut rédacteur en chef de la revue littéraire Lumír de 1899 à 1907. Il publiait de nombreux articles sur la France aussi dans Světozor ou Zlatá Praha, et il fut l'auteur du livre O současné Francii (De la France contemporaine) publié en 1908. Il propagea avec enthousiasme la France dont il était persuadé de la supériorité culturelle et politique par rapport à la médiocrité du milieu pragois. Pour ses mérites franco-tchèques, le président du Conseil municipal de Paris le décora d'une médaille d'or en août 1908.¹¹

Henri Hantich (1855–1919) a appris le français comme autodidacte. Après ses études à l'école technique de Prague qu'il avait dû interrompre, il était devenu chanteur d'opéra dans un orchestre ambulant. En 1884, il obtint un diplôme de langue française et en 1886, il parlait suffisamment bien pour pouvoir être le guide de Saint-Saëns lors de son concert à Chrudim. Il passa deux ans à Paris où il obtint une place de professeur particulier d'allemand, grâce à Louis Léger, ce qui lui permit de survivre à Paris et de poursuivre ses études. Après son retour à Prague en 1888, il fut embauché comme professeur de français à l'Académie de commerce de Prague, où il resta jusqu'à sa retraite. Il publia des manuels de français à destination du public tchèque et des manuels de tchèque pour un public français, des guides touristiques de Paris en tchèque et des guides de Prague en français. Il fut correspondant permanent du Journal des Débats, prenant la relève de Soběslav Pinkas, et d'autres journaux français. Il était un propagateur très dévoué de la nation tchèque en France. Après la mort de Soběslav Pinkas, il fut le principal ami tchèque d'Ernest Denis, mais il fut assez sous-estimé par les autres porte-voix tchèques en France – Jelínek, Čenkov, Hladík, puisqu'il n'avait pas de formation universitaire. Il s'est engagé activement dans la résistance tchèque lors de la guerre 1914–1918 comme agent de la Maffia : ce fut lui qui fit parvenir à Denis les premiers fonds venant de Prague destinés à la propagande tchèque à Paris. Au début de 1915, il fit passer à Masaryk la consigne de ne pas rentrer à Prague. En novembre 1916, il fut emprisonné à Vienne, car la police autrichienne avait trouvé chez lui des lettres d'Ernest Denis et des journaux français. Amnistié, il rentra à Prague, où il donnait des cours de tchèque aux membres de la Mission militaire française, durant les derniers mois avant sa mort : il décéda en juillet 1919. Il voulut participer à la Conférence de la paix à Versailles, ce qui ne lui fut pas autorisé (Beneš lui avait préféré Jelínek, jugé plus capable et certainement plus brillant dans la société). Sur sa tombe, c'est le général Pellé qui lui rendit hommage.¹²

11) REZNIKOW, Stéphane : Francophilie et identité tchèque (1848–1914), Honoré Champion, Paris, 2002, p. 287–288.

12) REZNIKOW, Stéphane : Francophilie et identité tchèque (1848–1914), Honoré Champion, Paris, 2002, p. 514–517.

Emanuel z Čenkova (1868–1940) étudia le droit à l'Université de Prague au début des années 1890. En 1892, il entra au service de la mairie de Prague, où il resta jusqu'à sa retraite. Comme fonctionnaire municipal, il s'est engagé dans toutes les manifestations franco-tchèques d'avant 1914. Il organisait le côté pratique de tels événements : il traduisait les articles, rédigeait les discours ou les invitations en français et accompagnait des délégations. Il fut donc la cheville ouvrière des relations entre les mairies de Prague et de Paris. En outre, il fut traducteur de la littérature française, il traduisit par exemple le Disciple de Paul Bourget, avec l'aide de Masaryk, en 1890. Son premier séjour en France eut lieu en 1897.¹³

Rudolf Kepl était probablement le principal médiateur franco-tchèque d'avant 1914 présent à Paris (depuis 1908). Il était critique d'art, correspondant des Národní listy et de Samostatnost. Il participa activement à l'Association franco-slave de Ernest Denis, avec lequel il collabora surtout pendant la guerre 1914–1918 au sein de La Nation tchèque dont il fut secrétaire de rédaction. Il fut aussi l'un des plus importants collaborateurs de Beneš pendant la guerre. En août 1914, il fut élu vice-président de la colonie tchèque à Paris.

Hanuš Jelínek (1878–1944), le principal médiateur des rapports franco-tchèques dès la Belle Époque. Né à Příbram où il a commencé en 1894 à apprendre le français comme autodidacte, d'une grammaire française rédigée en allemand. Il s'inscrivit à l'Université tchèque à Prague initialement en philologie allemande et slave, optant par la suite pour la philologie romane, sous l'influence du lecteur de français Georges B. Mohl et du poète Jaroslav Vrchlický qui donnait à l'Université des cours sur la littérature occidentale, surtout française. Ayant appris d'un camarade la parution d'un décret ministériel autorisant aux étudiants un séjour d'un an à l'étranger, dans le cadre du cursus normal de huit semestres, il décida d'aller étudier à Paris en 1897–1898. Les professeurs tchèques ayant déjà séjourné à Paris – František Drtina, Václav Tille ou le dramaturge Jaroslav Hilbert, lui fournirent avant son départ des contacts et des recommandations de Léger et Denis. Une fois à Paris, Jelínek entra en contact avec toute la colonie tchèque, par le biais de la Beseda, association des Tchèques vivant à Paris. Après ce premier séjour parisien de six mois, il put retourner à Paris encore en automne 1898, grâce à une bourse de 1200 francs du ministère de l'Instruction publique. Grâce à ses contacts et à sa connaissance du français, il entra à la rédaction du Mercure de France où il rédigea à partir du mars 1900 la rubrique «Lettres tchèques». Depuis lors, il ne cessa de travailler pour faire connaître la littérature tchèque en France. Il fit découvrir la littérature tchèque à travers le Mercure de France et aussi, comme conférencier à la Sorbonne. C'est Ernest Denis qui avait eu l'idée de réaliser un cours à la Sorbonne sur la littérature tchèque pour compléter la formation de ses étudiants : Denis enseignait aussi l'histoire des Pays tchèques. Ce cours se réalisa au premier semestre de 1910 et fut un succès par le nombre

13) REZNIKOW, Stéphane : Francophilie et identité tchèque (1848–1914), Honoré Champion, Paris, 2002, p. 289–290.

d'étudiants (jusqu'à 70) et par l'écho dans la presse française. Ce succès se traduit par la publication de la Littérature tchèque contemporaine de Jelínek au *Mercur* de France en 1912, avec une préface de Denis. Après ses études universitaires, Jelínek est devenu professeur du secondaire, habilité en français et en allemand. En plus, il a obtenu le doctorat de littérature. Il enseignait à l'Académie de commerce tchéco-slave à Prague dès le début du XX^e siècle jusqu'à 1918 ; parmi ses collègues était pendant quelques années Edvard Beneš. Jelínek faisait connaître également la littérature française au public tchèque, comme traducteur infatigable. Il traduisit par exemple *La Chartreuse de Parme* de Stendhal, *Poils de Carotte* d'Henri Becque. Il était aussi un influent critique dramatique dans *Lumír*, *Národní politika* et *Samostatnost*. En 1913, il devient, avec Victor Dyk, rédacteur en chef de la revue *Lumír*, après la disparition de Hladík. En 1919, Jelínek prit la relève de Beneš à la direction de la *Nation* tchèque (revue de la propagande tchèque publiée à Paris). Il dirigea la branche parisienne de l'Agence de presse tchécoslovaque de 1922 à 1925 et il fut également haut fonctionnaire du Ministère tchécoslovaque des Affaires étrangères jusqu'à sa retraite en 1932.¹⁴

Ferdinand Špišek (1877–1970) a étudié en 1896–1901 la philologie romane et allemande à la Faculté des Lettres de l'Université tchèque à Prague. Parmi ses collègues en romanistique figuraient par exemple Hanuš Jelínek, Maxmilián Křepinský ou Prokop Miroslav Haškovec. Špišek commençait sa carrière professionnelle comme professeur de français et d'allemand dans le secondaire : à l'École de commerce de Kolín et à celle de Plzeň, de 1903 à 1913 à l'École technique tchèque à Olomouc et depuis 1913 jusqu'au février 1919 au Lycée technique de la rue Křemencova à Prague. En étant déjà professeur dans le secondaire, il entreprenait régulièrement des voyages d'études en Suisse romande et en France, pour se perfectionner en français. Pendant l'année scolaire 1908–1909, il a étudié à la Sorbonne. Il a obtenu dans ce but un congé payé de son école. En France, il a étudié surtout la méthodologie de l'enseignement des langues modernes et il s'est familiarisé avec l'organisation du système scolaire français. Après son retour, il a publié le livre *Langues modernes et leurs méthodes en France*, ainsi que de nombreux articles consacrés à la méthodologie de l'enseignement des langues vivantes. En 1918, vers la fin de la guerre, il était membre de l'association secrète de professeurs tchèques à Prague, préparant une réforme du système scolaire dans la Tchécoslovaquie indépendante. Grâce à son travail pédagogique pratique et théorique, il fut délégué par le Ministère de l'Instruction publique en avril 1919 à la Conférence de la Paix à Paris, chargé de créer le cadre des rapports culturels et scolaires franco-tchécoslovaques. Après son retour de Paris en septembre 1919, il fut nommé fonctionnaire du Ministère de l'Instruction publique, dans le secteur des écoles secondaires. Dès le 20 février 1920, il est devenu chef du nouveau Département des rapports culturels et scolaires avec l'étranger, soumis directement à la présidence du Ministère de l'Instruction publique. Sous la compétence de Špišek appartenaient ainsi les sections lycéennes tchécoslovaques en France et les

14) REZNIKOW, Stéphane : *Francophilie et identité tchèque (1848–1914)*, Honoré Champion, Paris, 2002, p. 501–512.

écoles françaises et étrangères en Tchécoslovaquie. Il était aussi chef de l'Association pour l'entretien de l'école secondaire avec la langue d'enseignement française à Prague, et de l'Association semblable qui existait aussi à Brno.¹⁵

Louis Eisenmann (1869–1937) fréquenta en 1877–1886 le lycée Carnot à Dijon, ensuite il continua au lycée Henri IV à Paris. En 1892, il termina l'histoire à l'École Normale Supérieure de Paris. En 1904, il a soutenu sa thèse sur le compromis austro-hongrois à l'Université de Dijon, où il enseigna l'histoire moderne depuis 1905. En 1912, à l'initiative de Ernest Denis, il a commencé à enseigner la langue et la littérature magyars à la Sorbonne. Comme spécialiste des questions concernant l'Autriche-Hongrie, pendant la guerre 1914–1918, il est devenu conseiller du gouvernement français. Au printemps 1919 il accompagnait la Mission militaire française à Prague comme son conseiller politique. Il devint, à côté d'Ernest Denis, un créateur important des relations franco-tchèque du côté français. Après la mort d'E. Denis, il est devenu son continuateur à la chaire d'histoire de la Sorbonne et aussi comme directeur de l'Institut des Études slaves de Paris. Entre 1925 et 1937, il dirigeait en même temps l'Institut français de Prague.

André Tibal était le premier directeur de l'Institut français de Prague de 1920 à 1925. Professeur habilité ès-lettres à la faculté des Lettres de Nancy, il fut envoyé à Prague pour y enseigner la littérature française à l'Université Charles et pour diriger l'Institut français. Grâce à lui, on a introduit la distinction entre les cours publics de l'Institut et les cours spécialisés, accessibles uniquement aux étudiants inscrits.¹⁶

Alfred Fichelle (1889–1968) dirigeait l'Institut français de Prague de 1937 à 1939. Mais avant, il était directeur-adjoint de l'Institut depuis 1922. Professeur d'histoire et de géographie, il fut envoyé en 1920 à l'Université de Brno. Il a obtenu par la suite le doctorat à l'Université Charles de Prague comme le premier Français. Il était professeur de l'Institut français de Prague et en même temps secrétaire-général de la Fédération des Alliances françaises en Tchécoslovaquie.¹⁷

Jules Legras (1867–1939), historien et slavisant, spécialisé avant tout sur la Russie. Professait à l'Université de Dijon jusqu'en 1929, date à laquelle il commença à enseigner à la Sorbonne. En tant que professeur à l'Université de Dijon, il était membre du jury de baccalauréat qui examinait les élèves tchécoslovaques du lycée Carnot.

Bohuš Tenora (1888–1959) était avant la guerre 1914–1918 professeur de français à l'école technique tchèque de Brno. En 1920, il fut nommé professeur-administrateur

15) Archives de l'Académie des sciences de la République tchèque (Prague) : fonds personnels de Ferdinand Špíšek 1950–1965 : Mémoires, souvenirs, n° 1, 2 et 3.

16) BRAUNSTEIN, Mathieu, et al. : Z historie Francouzského institutu v Praze, Francouzský institut, Praha, 1993, p. 128.

17) BRAUNSTEIN, Mathieu, et al. : Z historie Francouzského institutu v Praze, Francouzský institut, Praha, 1993, p. 129.

de la section tchécoslovaque du lycée Carnot à Dijon. Pendant son séjour dijonnais, il a épousé une Française de Dijon. Entre 1924 et 1935, il était administrateur de la section tchécoslovaque au lycée de garçons de Nîmes. Comme organisateur efficace, il fut nommé en 1935 proviseur du Lycée français de Prague, qu'il dirigea de 1935 à 1951, avec une interruption de 1939 à 1945.

Miloš Sova, professeur de français dans le secondaire, administrait entre 1924 et 1928 la section tchécoslovaque du lycée Carnot à Dijon. Ensuite, il enseignait au Lycée français de Prague, et en 1935 il a remplacé Bohuš Tenora au poste d'administrateur de la section tchécoslovaque du lycée de garçons de Nîmes. Après la suppression de la section nîmoise au printemps 1940, il partit pour l'Angleterre, où il était membre du ministère de l'Éducation du gouvernement tchécoslovaque en exil à Londres. En 1945, grâce à cette fonction qu'il avait au ministère de l'Éducation, il s'est engagé en faveur de l'ouverture rapide des sections lycéennes tchécoslovaques en France.

